

Stéphane Jézéquel

MAGNÉTIQUE

Collection
~La Datcha~



La Mêsonetta

MAGNÉTIQUE

Stéphane Jézéquel

Collection ~ La Datcha ~

Les Éditions de La Mêsouetta

Roman français du XXI^e siècle

1er dépôt légal version POD : juillet 2026

ISBN 978-2-491625-78-8

1er dépôt légal version Epub : juillet 2026

ISBN 978-2-491625-77-1

Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsouetta ©[®]

Illustration de ZANO



À mon père, ce marin parti trop tôt

"Je rêve qu'ils s'approchent, qu'ils vont se connaître
Par les signes que font l'air et l'eau en s'aimant ;
Je rêve qu'autour d'eux la douceur va renaître
Comme dans la forêt oubliée du vent.

Je rêve que leurs fronts seront plus beaux d'aimer,
Plus justes leurs regards et plus parfaits leurs gestes ;
Ainsi, par ses effets, ils sauront deviner
Que l'amour est cela, dans ses clartés modestes."

Extrait de *La terre promise*, Émilienne Kerhoas,
autrice finistérienne disparue en 2018.

Prologue

(Santorin, Cyclades, deux jours avant l'éruption)

La Terre va se mettre en colère, s'ouvrir, jaillir de l'océan, cracher son incandescence. À bord d'un voilier venu nous récupérer, nous quittons Santorin pour sauver notre peau. Appuyé contre le mât du bateau qui nous emporte, j'enlace Marion le plus fort que je peux. C'est elle qui a donné l'alerte. Je l'ai suivie les yeux fermés, sûr de ce qu'elle ressentait, de ce qu'elle pressentait.

À huit kilomètres de Santorin, sous la mer, le volcan Kolumbo s'appête à exploser. À quelques dizaines de mètres de profondeur, sa cheminée bouillonne d'un magma accumulé depuis des siècles. Les scientifiques le surveillent de près mais les séismes provoqués par une faille tectonique voisine ont participé à disperser les hypothèses, à constamment brouiller les pistes. Impossible de déceler l'imminence du phénomène ni l'ampleur du tsunami que ce volcan sous-marin va déclencher. Santorin défile sous nos yeux puis s'efface comme la pellicule d'un film qui fond et se rétracte dans la lumière crue du matin. Dernières images des villages de Fira et d'Oia aux saisissantes façades immaculées. Alors que notre voilier glisse vers le nord de l'île balayé par un puissant meltem, des panaches de poussière s'élèvent le long de la falaise abrupte. Santorin vient à nouveau de trembler. Six jours durant, nous avons essayé de convaincre les autorités, nous les avons suppliées d'évacuer. Seule une poignée de personnes nous a suivis. Les séismes à répétition n'ont rien changé sur cette île dévorée par son flux touristique. Les secousses régulières ont fini par imprégner le quotidien d'une population submergée par son flot incessant de visiteurs. L'incroyable caldeira de Santorin est pourtant née de cette manière, de l'éruption d'un volcan sous-marin dont le centre s'est effondré en mer. Mais les habitants ont fini par oublier. L'intuition de Marion et nos larmes ne changeront plus grand-chose. Au gré du vent qui souffle sur le pont, le tee-shirt de celle que je tiens dans mes bras découvre la pointe nord de la rose des vents qu'elle a tatouée sur la poitrine. À Tinos, île paisible des Cyclades, nous retrouverons nos chèvres sauvages et notre abri de fortune, notre monde de rien, notre monde à nous. Dans moins de quarante-huit heures maintenant, le monstre Kolumbo vomira ses fumées ardentes et ses torrents de lave sur une des îles les plus fréquentées de Méditerranée. À quoi ressemblera Santorin après ça ? Plus personne ne dit mot sur le voilier qui accélère et prend de la gîte. À l'image de nos vies chamboulées à jamais. Je serre Marion encore plus fort contre moi.

Partie 1

Exil

1.

Tinos, Cyclades, deux mois avant l'éruption

Je sais que c'est elle qui grimpe sur le rocher. Je reconnais sa silhouette, sa manière de passer d'une pierre à l'autre, presque sans toucher terre. Elle remonte au-dessus de la plage, après avoir plongé d'un grand voilier arrivé, sans un bruit, au milieu de la nuit. À son pas décidé, je sais aussi qu'elle ne fera pas demi-tour. Je la connais trop bien. Je regarde Marion progresser entre les buissons, déterminée, concentrée sur ses pas. Dernier mur de pierres pour arriver à ma hauteur. Elle continue en dehors du sentier à peine tracé sur le côté, au plus direct, comme elle l'a toujours fait. Derrière elle, le voilier a commencé à remonter son ancre. Elle entend le cliquetis de la chaîne mais ne se retourne pas. Ultime obstacle à enjamber. Je l'attends, assis sur mon muret, les pieds nus sur la terre craquelée. Ma respiration s'est accélérée. Pas loin de cinq ans que je ne l'ai pas revue. La même allure, les mêmes cheveux longs, noirs et ce regard intense.

Jamais réussi à en déterminer la couleur : entre le gris vert des rochers de Milos et ce "bleu Marion" toujours pas retrouvé en mer. Comment a-t-elle fait pour arriver jusqu'à moi ? Je me croyais intouchable sur ce bout de caillou des Cyclades. Elle progresse rapidement, son tee-shirt blanc collé à la peau.

Je distingue son sourire, ses yeux à peine plissés, dans le franc soleil du matin. Les mains dans ses cheveux, elle s'arrête et regarde dans ma direction, visiblement pas mécontente de son effet. Enfin à portée de voix, malgré le vent qui souffle déjà fort, elle me lance : « Plutôt pas mal l'endroit ! J'ai mis un peu de temps à trouver ». Pas la peine de lui demander comment elle s'y est prise. Comme d'habitude, en suivant son compas intérieur. Du Marion tout craché. Pas d'embrassades, pas d'effusion, même depuis tout ce temps. Cela n'a jamais été son truc. Elle me frôle. Mon cœur bat encore plus fort. Je sens l'odeur de sa peau cuivrée. « C'est ton bateau qui part là-bas ? », « Ce n'est plus le mien depuis ce matin ». Elle se débarrasse de ses vêtements mouillés sans manières et rejoint la citerne, presque à sec, pour un rinçage express à la casserole. Deux ans qu'il ne pleut quasiment plus sur Tinos. L'eau ruisselle de son visage jusqu'à un tatouage que je ne lui connaissais pas. Au-dessus de sa poitrine, une discrète rose des vents pointe vers le nord magnétique. Je lui apporte de quoi

se sécher et un tee-shirt trop grand. « Tu restes un peu ? ». « Le temps qu'il faudra. C'est bien ici ». Son sourire m'a tant manqué, tout ce qu'il y a autour aussi.

2.

Ce n'était qu'un tas de cailloux malmené par le vent. J'avais découvert cette ancienne bergerie l'été de mes 18 ans, au cours de mon premier voyage à Tinos, une île préservée des Cyclades, à trois heures de bateau d'Athènes. J'avais échangé quelques mots avec le berger, au rugueux dialecte local. On s'était plus ou moins compris. J'avais survécu au tord-boyaux qu'il m'avait versé de la bouteille en plastique qu'il portait à la ceinture. On avait partagé un morceau de fromage sec qu'il gardait au fond de sa poche. J'avais adoré l'endroit, craqué pour la plage sauvage en contrebas et quitté mes vêtements pour aller piquer une tête. Il m'avait dit que je pouvais venir m'installer dans cet abri rudimentaire qu'il n'occupait que quelques semaines par an. Je n'avais pas tout imprimé mais le courant était bien passé entre nous. Il m'avait impressionné avec sa longue carcasse sèche, son visage buriné et sa bouche édentée. En y retournant l'été d'après, toujours seul, je n'avais pas retrouvé le vieux Vassili. « Mort pendant l'hiver », m'avait-on sobrement répondu au village. Alors, j'étais allé revoir ses chèvres, encore toutes là, dans le vallon et les collines alentour. Complètement livrées à elles-mêmes. J'étais resté tout l'été pour m'en occuper et mettre un peu d'ordre dans les affaires du vieux berger. Au village, je n'avais trouvé personne pour me dire si j'étais autorisé ou pas à rester dans sa bergerie. Alors, j'étais revenu l'été suivant avec du matériel acheté sur le port, à seize kilomètres de cet improbable bout du monde. Du bois pour le toit, un peu de ciment pour le sol et le couchage, de la chaux pour les murs... Le tout rapporté à dos d'âne depuis le dernier village. J'étais retourné en France, à la fin août, pour poursuivre mes études et j'étais revenu l'été d'après. Les chèvres étaient toujours là d'une année sur l'autre. J'ignorais comment elles passaient l'hiver. À chaque retour sur l'île, je faisais la connaissance des chevreaux nés au printemps et me recoltiniais la mauvaise humeur du bouc dominant. J'avais décidé de retaper la citerne d'eau du vieux berger, au moins aussi fissurée que lui sur la fin... Pour moi, cet endroit s'est toujours suffi à lui-même. Comme un concentré d'essentiel, avec son vallon perdu, surmonté de deux pics arides et culminant à plus de six cents mètres. Une rigole abrupte, seulement alimentée en hiver. Des lauriers et des bambous qui descendent en cascade vers la mer. Les fleurs roses donnent des allures d'oasis à cet endroit sec et minéral, sans cesse balayé par le vent de nord qui déboule de la montagne. De l'autre côté de la plage, en surplomb, une minuscule chapelle blanche coiffée de sa coupole bleue. À l'intérieur, toujours un cierge allumé par une vieille, qui doit passer deux ou trois matins par semaine. Magnifique parvis suspendu au-dessus de la mer aux mille et une nuances de bleu. Pas grand-chose alentour, rien que cette bergerie en pierres sèches, posée au-dessus de la mer scintillante des Cyclades. Rien d'autre à plus de cinq kilomètres à la ronde... J'aime cet endroit pour sa simplicité, sa beauté et ce retour à la nature qui s'est imposé à moi depuis que je me suis sauvé de Brest. Trois années que j'y vis maintenant, comme un Robinson. Ce

n'était pas la vie qui m'était promise mais cette existence quasi monacale me va bien, autour de cet abri retapé de mes mains, avec le moins de moyens possible. De l'eau dans la vieille citerne, quelques tomates qui poussent lorsqu'il veut bien pleuvoir. Des oliviers centenaires, dont un parfaitement couché par le vent. Une existence au ralenti que j'ai appris à aimer. Depuis ce bout du monde, le temps s'étire avec douceur selon un rythme immuable : baignade au lever du soleil pour réveiller les sens, vérification des points d'eau pour les chèvres, check visuel du troupeau. S'assurer qu'il ne crapahute pas de l'autre côté du vallon et inspection des chevreaux quand j'arrive à les attraper. Toutes mes journées démarrent de cette manière à Tinos et s'étirent paisiblement jusqu'à l'incroyable coucher du soleil qui m'arrache, presque tous les soirs, des larmes de bonheur. Dans la bergerie, pas grand-chose. Un maigre matelas posé, à la grecque, sur le béton. Un évier minimaliste pour recueillir l'eau que veut bien recracher la cuve. Un banc en bois suffisamment abrité du soleil et du vent qui souffle toujours très fort. Et cette vue à 180 degrés sur les eaux envoûtantes de la mer Égée. Jusqu'à douze nuances de bleu que je m'amuse à consigner dans un carnet. À la manière d'un gardien de phare, je les note au fur et à mesure de la progression du soleil. Avec toujours ce « bleu Marion », indiqué tout en haut de ma liste mais que je n'ai pas encore réussi à trouver. Ainsi va ma vie de berger qui n'en est pas une, puisque les chèvres ont globalement pris leur liberté, avec mon consentement absolu. Une fois par mois, je descends sur le port pour récupérer un peu de riz et les légumes que je n'arrive pas à faire pousser. Rarement plus souvent. J'évite soigneusement de trop me montrer dans cet endroit fréquenté. Trop de passages, trop risqué. Et toujours cette crainte d'être retrouvé, même des années après ma fuite de Brest. Je passe ensuite mes journées à lire, à arpenter le vallon, à me baigner, à remplir mon journal de bord, un peu comme si j'étais embarqué pour une longue traversée, sans escale ni but établi. Mais le retour de Marion allait en décider autrement. Ma vie d'ermite à Tinos était sur le point de voler en éclats, à l'aube d'un événement majeur qui allait frapper le cœur des Cyclades.

3.

Finistère, Bretagne, 15 ans plus tôt

Jambe meurtrie, souffle court, la lumière fuit le jour. Je suis tombé de ce grand chêne dans une odeur de mousse et de sol en décomposition. Bruissement des feuilles. Pantalon rouge de sang. Étendu sur le dos, le bleu du soir perce à travers les hautes branches. Ce bel arbre m'a fait tant rêver. Incapable de bouger, je me recouvre de ses feuilles pour me réchauffer. La chouette annonce la nuit. Autour de moi j'entends les animaux gratter le sol, la forêt me pénètre. Les bras ramenés sur le torse, enfoncé dans un épais tapis d'automne, je deviens peu à peu cette forêt. Depuis le faite de ce géant, je mesurais la taille de ses plus grosses branches. J'examinais la courbe de ses charpentières, quand je suis tombé. Combien de temps ai-je perdu connaissance ? L'os déchire le tissu, le tapis de feuilles reste souple. Je ne souffre plus. Mon cœur a arrêté de battre la chamade, je vais m'endormir ou mourir. Apaisé, sous la bonne garde de ce grand chêne. Je ferme les yeux et je revois briller les neuf bougies disposées la veille, sur le plus beau des gâteaux d'anniversaire, au chaud, à la maison. À cette heure, mes parents doivent se faire un sang d'encre. La nuit s'annonce glaciale. J'ai renoncé à bouger pour garder un peu de chaleur. Engourdi par le froid, je sens que je m'élève jusqu'à ses plus hautes branches, avant de retomber doucement et de creuser un peu plus mon linceul végétal. Froide nuit sans lune. Je suis prêt à me fondre aux bogues et à la terre mêlée du sous-bois.

Et c'est précisément au pied de ce bel arbre, que je vais rencontrer Marion. Alors que tout le monde me cherchait de l'autre côté de la forêt, c'est elle qui m'a trouvé. Comme chaque mercredi après-midi, j'étais parti construire une nouvelle cabane qui serait forcément plus belle que la précédente. Quelques semaines plus tôt, j'avais trouvé ce chêne à l'opposé de mon terrain de jeu habituel. En redescendant de cet arbre magnifique, absorbé par sa beauté magnétique, je manquai juste un appui et me retrouvai au sol. Pas la peine d'appeler, pas la force de crier. Rien que le chant de la chouette à la nuit tombée et mes yeux remplis de larmes, sous les étoiles. J'imaginai des recherches à l'opposé de mon point de chute, sans aucune chance de me retrouver. En effet, au petit matin, les sauveteurs s'étaient concentrés autour de la rivière, puisqu'il fallait commencer à concevoir le pire. Marion, elle, se dirigea, sans hésiter, dans la bonne direction. Sans me connaître, sans explication ni raison rationnelle, elle me trouva à l'instinct. Engourdi par le froid, plongé dans un demi-sommeil, je la vis s'approcher, ne sachant pas si je délirais ou si cette silhouette était réelle. Longs cheveux noirs, grands yeux clairs, lèvres entrouvertes. Première connexion avec cette fille au regard intense. Vaporeuse, furtive, sans effusion. « Ne bouge pas, je vais prévenir », me dit-elle simplement d'un air décidé. Elle posa son pull sur ma poitrine, me couvrit la tête de son bonnet rouge et repartit au galop, sans perdre une seconde. À bout de souffle, Marion

rejoignit les gendarmes pour leur indiquer ma position. En leur donnant des explications si précises qu'elle put rentrer chez elle, comme si de rien n'était. « Faites vite, il a la jambe brisée, il a perdu du sang. Il ne peut plus bouger. Il est très faible ».

Au bord de l'autre monde, mes forces dévorées par le froid, j'entends le bourdonnement d'un gros insecte, qui fait s'envoler autour de moi mes compagnons d'infortune. Depuis la clairière la plus proche, un hélicoptère finit par m'emporter, en sévère hypothermie et la jambe salement amochée. Par la fenêtre de l'appareil, sanglé sur mon brancard, je bascule la tête pour apercevoir la cime de mon grand arbre. Comment lui en vouloir ?

Magnifique compagnon qui a veillé sur moi.

Les jours suivants, mes parents essayèrent de remercier Marion. Ils retrouvèrent son adresse mais elle ne voulut jamais les rencontrer. Les journalistes locaux furent aussi éconduits. Un reporter du journal de Brest, qui raconta en détails le curieux dénouement des recherches, n'obtint rien de « la petite brune aux yeux si bleus », comme il la décrivit dans son article. « Une fillette de dix ans, plus efficace que les chiens pisteurs ! » avait-il titré à la une de son quotidien. Les nombreux gendarmes qui avaient participé aux recherches n'avaient pas, non plus, réussi à lever le mystère. Tout le monde était resté sur sa faim. Sauf moi. J'avais gardé le bleu de son regard intense, son bonnet rouge et son petit pull marron.

Quelques mois plus tard, ma jambe retapée, avec une plaque en titane et quatre vis fourrées dans le tibia, je voulus la retrouver. Mon père m'avait donné son adresse et sans trop d'illusion, j'avais attendu son retour de l'école pour l'aborder, un sac plastique contenant son pull marron et son bonnet rouge. Elle ne parut pas surprise de me voir. Je lui donnais rendez-vous, le mercredi suivant, sous mon vieux chêne.

Elle était arrivée habillée comme la première fois. Sans une once de timidité, je lui avais expliqué les techniques possibles pour construire notre cabane, fixer la plateforme, les pièges à éviter, comment on allait s'y prendre... Mais complètement ailleurs, elle s'était dirigée vers une pierre couchée, à quelques mètres de mon grand arbre. La roche de plusieurs tonnes était censée bouger en y apposant les mains et en exerçant une pression à un endroit bien précis. Malgré les explications détaillées de mon grand-père, je n'y étais jamais arrivé. Marion fit glisser ses longs doigts jusqu'à deux renforcements à peine visibles, sans que personne ne lui ait jamais montré. En fermant les yeux, elle plaça son dos sous la pierre. Je perçus le léger basculement d'avant en arrière de l'énorme masse de granit.

— Tu connaissais cette roche ?

— Non, jamais entendu parler, me dit-elle avec son petit sourire en coin, à la Marion.

À son entrée au collège, je la perdus complètement de vue, mais nous nous retrouvâmes par un curieux hasard au lycée, dans la même classe. Premiers émois, premières amours. Toujours fourrés ensemble jusqu'à la fac, à Brest. Elle en physique-chimie, moi en maths sup, pour préparer mon entrée dans une école d'ingénieur. Mais à la fin de sa première année d'université, Marion plaqua tout du jour au lendemain, moi compris, balayant notre

complicité, que je croyais éternelle. Elle fit soudainement son sac pour Paris. Me laissant en plan, alors que je préparais mon entrée à l'ENSTA, une école militaire, qui je ne le savais pas encore, allait bouleverser ma vie et causer mon départ précipité de Brest, quelques années plus tard.

4.

J'ai grandi au bord de la rade de Brest, en Finistère, dans une famille de marins. Après avoir été mécanicien dans la Marine, mon père a racheté un navire de pêche pour la saison de la coquille Saint-Jacques. Tout se passait plutôt bien pour lui, jusqu'au jour où il fut accusé d'avoir donné un coup de drague dans un dispositif militaire des plus précieux pour l'institution, au nord de la presqu'île de Crozon. L'enquête des gendarmes maritimes avait conclu que c'était son engin de pêche qui avait abîmé, sous l'eau, ce système de boucles permettant de diminuer la signature magnétique des navires militaires. L'enquête avait été expéditive. La sanction lourde et exemplaire : confiscation de son coquillier et énorme amende, pour avoir endommagé ce dispositif estimé à plusieurs millions d'euros. Redevenu matelot sur un autre bateau de pêche, il se résigna à rembourser pour le restant de ses jours, les dégâts dont il avait été tenu responsable. Très affecté par cette accusation infondée, mon père, ancien militaire de la Marine, avait alors sombré dans une profonde dépression avant qu'une contre-enquête et un deuxième procès ne finissent par le disculper. Dans le bureau du magistrat qui lui proposait le versement d'une compensation financière, après cette grossière erreur judiciaire, mon père lui avait plutôt demandé une faveur : pas d'argent, mais une place pour son fils au prestigieux Lycée naval de Brest. Un mois plus tard, après les fêtes de Noël, je m'étais ainsi retrouvé, par le plus grand des hasards, dans la classe de la belle Marion que je n'avais évidemment jamais oubliée. Elle était de loin l'élève la plus brillante du groupe.

Usé, meurtri, injustement accusé d'avoir porté préjudice à une institution qui lui avait tant donné, mon père mourut d'un infarctus quelques jours après mon entrée dans ce prestigieux lycée brestois. Aussitôt arrivé, j'avais deux objectifs en tête. Réussir à gagner le cœur de Marion et trouver un procédé pour remplacer le complexe système de boucles immergées qui avait coûté si cher à mon père et à bien d'autres marins-pêcheurs avant lui. C'était devenu mon principal sujet d'études, après Marion, évidemment.

Lorsque notre histoire s'arrêta net à son départ pour Paris, je continuai, à Brest et sans relâche mais avec le cœur en miettes, mes travaux autour de ces boucles magnétiques, cherchant à conjurer un profond traumatisme familial.

5.

Marion n'a jamais été une gamine comme les autres. Habitée à accompagner sa mère un peu rebouteuse, complètement guérisseuse, elle a toujours aimé s'imprégner des lieux et des âmes, vivantes comme trépassées. Dès son plus jeune âge, elle accompagnait sa grand-mère qui partait veiller les morts, selon une tradition bien ancrée dans le nord-Finistère. Elle ne craignait pas de s'approcher et de voir les défunts et s'employait toujours à atténuer la peine des vivants. Un jour, alors qu'elle accompagnait sa mère dans une maison frappée par le malheur, elle vécut un moment fondateur pour le reste de son existence. Un père et ses deux fils avaient tragiquement péri dans l'incendie de leur ferme, au cœur des Monts d'Arrée. Alors que les trois corps étaient veillés dans une pièce épargnée par les flammes, transformée en saisissant salon mortuaire, la veuve avait entraîné Marion et sa mère dans le grenier de la grange voisine à moitié calcinée. « Ici, depuis l'incendie, j'entends des voix et des gémissements », expliqua la jeune femme, brutalement arrachée à son époux et à ses deux enfants adorés. Puisqu'aucune manifestation n'avait eu lieu en journée dans le grenier, Marion demanda à y passer la nuit, seule, avec l'accord de la veuve et de sa mère. Au petit matin, Marion était réapparue souriante et apaisée et s'était adressée à la femme avec ces mots : « Je les ai vus et ils m'ont parlé. Ils sont prêts à passer de l'autre côté et à s'en aller. Ils demandent que vous les laissiez partir. Ils sont magnifiques. Ils sont en paix ». Elle n'avait pas douze ans. Mais jamais elle n'eut peur, jamais elle ne fut intimidée par ce « monde d'à côté », qui lui confiait des messages pour les vivants. Adolescente, elle n'était pas du genre à exprimer ses sentiments, à rechercher la compagnie de ses camarades ni à participer aux premières fêtes de son âge. Solitaire et réservée, elle se réfugiait volontiers dans les aventures d'Haroun Tazieff et les récits des plus grands volcanologues. Je la retrouvai en débarquant en cours d'année, déjà fasciné par sa personnalité singulière et sa sensibilité hors du commun. Elle n'avait rien oublié de notre première rencontre. Moi, la jambe cassée au pied de mon vieux chêne. Elle, devenue l'énigme du journal local. Il ne m'avait fallu que quelques mois pour gagner sa confiance et une bonne année avant de commencer à l'apprivoiser.

Un jour, en classe de terminale, je l'emmenai à bord de ma cabane construite face à la mer, une simple plateforme suspendue, à mi-hauteur d'un pin maritime. À quelques jours du Bac, par une chaude journée de mai, allongé contre Marion à même le bois, je m'enivrai de son odeur et je découvris l'incroyable douceur de sa peau. Malgré notre jeune âge, notre expérience inexistante et notre désir foudroyant, cette première étreinte fut d'une tendresse et d'une simplicité infinies. L'attraction magnétique de nos peaux nous servit de guide et nous reconnûmes longuement nos corps avec nos mains et nos bouches en roulant l'un sur l'autre sur le bois brut. Puis Marion me saisit dans sa main pour me glisser en elle et le monde disparut totalement autour de nous. Alors que son regard devenait mon horizon et

que je plongeais pour toujours dans le bleu de ses yeux, je repensai à ce chêne majestueux et à cette terrible chute dont le seul but fut peut-être de me conduire à ce moment magique, dans un autre arbre mais toujours avec elle.

6.

Quelques semaines plus tard, étudiants et follement amoureux, nous nous installâmes en plein cœur de Recouvrance à Brest, dans un meublé pas vraiment folichon mais qui suffisait amplement à notre bonheur. Passionnée par la géologie et la tectonique des plaques, Marion abandonna pourtant très vite ses études de sciences à Brest. « Trop scolaires », « trop conventionnelles », pour cette aventurière assoiffée d'ailleurs et d'air pur. Du jour au lendemain, elle décida de quitter la fac et m'annonça calmement la fin de notre belle histoire démarrée trois ans auparavant en lévitation dans un pin maritime. Comment, pouvais-je à dix-neuf ans, m'opposer à son désir de voyages et de liberté ? Avec Marion, j'avais compris depuis le début que je ne devais attendre aucun compromis et, a priori, aucun retour en arrière. Je n'avais alors aucune idée de la déflagration que serait notre séparation.

À Paris, Marion s'installa dans l'appartement d'une copine et dégota un petit boulot en espérant partir à l'aventure, après avoir amassé un petit pécule. Elle trouva vite un job dans un bar, puis dans un resto et un autre troquet. Mais elle n'était « jamais assez souriante », « pas assez avenante » selon ses patrons successifs, qui s'en séparaient toujours au bout de quelques jours. « Pas gagné pour partir autour du monde », s'avouait-elle, chaque matin au réveil.

Lors de sa dernière soirée dans un bar de nuit pas terrible, un curieux bonhomme aux cheveux longs, tout droit sorti des années 70, vint à sa rencontre. Elle l'avait remarqué la veille, dans un coin du bistrot mal éclairé. « Je vous regarde depuis hier soir. Vous n'avez pas envie de vous échapper de ce bar minable ? », lui avait-il demandé au moment de passer sa commande. « Je travaille pour une agence de photos et je cherche des filles comme vous », continua-t-il maladroitement. « Des filles comment ? », lui rétorqua Marion, avec son air de ne pas vouloir aller plus loin. « Des filles nature, qui ont vos yeux et votre allure ». Exactement le type de remarque qui la faisait fuir ! Mais il revint à la charge en fin de service, à sa sortie du bar. « Passez demain à l'agence, on en discutera ». Sans boulot, et parfaitement blacklistée dans les établissements du quartier, elle finit par pousser la porte de l'agence de ce bonhomme au look improbable, à la fois soigné et excentrique. Les bureaux étaient dépouillés mais plutôt élégants. Green Shot Fashion disposait d'un catalogue de mannequins au naturel et ne s'adressait qu'à des sociétés écoresponsables. L'agence développait une nouvelle manière de communiquer, qui collait avec les produits biosourcés ou éthiquement irréprochables de ses clients. En défendant une démarche cohérente, jusqu'à la logique des shootings photos et des trajets 100% responsables. Les mannequins les plus proches des spots photos étaient présentées en priorité. Les photos étaient prises sans maquillage et toujours en lumière naturelle. Filles et garçons n'étaient pas obligés de s'épiler, histoire de se démarquer complètement des autres agences. Les mannequins transgenres étaient

également bienvenus. Le côté sauvage et androgyne de Marion avait séduit immédiatement les clients de cette agence pas comme les autres. Et si elle avait clairement tapé dans l'œil de Green Shot Fashion, elle avait aussi immédiatement adhéré au concept. C'était plutôt inattendu, étant donné sa défiance quant à l'image de la femme véhiculée à travers la mode et les médias en général. Parfaitement raccord avec le côté écolo et ouvert de l'agence, elle se montra en revanche moins à l'aise pour son premier casting organisé en studio à Paris, pour une marque de vêtements en coton bio. Parmi les soixante filles inscrites au catalogue, c'est elle qui fut choisie sans hésitation. Au premier tour et sans discussion ! Réputée peu docile devant les photographes, Marion réussit malgré tout, en quelques mois, à se faire une place de choix au sein de cette agence décalée, laissant à d'autres les shootings trop déshabillés à son goût. Pour les voyages les plus lointains, des alternatives à l'avion étaient systématiquement proposées dans les contrats. Sa plus lointaine séance photos fut un jour programmée dans le sud de la Corse. Rien d'extraordinaire pour celle qui rêvait de bout du monde, mais c'était déjà ça et elle accepta cette première mission en dehors de Paris. Pour limiter son empreinte carbone, elle acheva son trajet à bord d'un voilier de location convoyé par Nonna, un skipper originaire de Guisseny, dans le Finistère nord. Le marin, qu'elle avait rencontré à Brest, fut impressionné par les qualités de son équipière, pourtant novice. Mais autant la traversée se déroula parfaitement, autant cette séance photos en Corse allait tourner au vinaigre. À des lieues des éléments prévus dans son contrat... Sur la plage de Piantarella, deux autres filles de l'agence étaient prévues pour les clichés en maillot et lingerie. Marion était « fléchée » sur les robes et les accessoires. En attendant son tour, elle ne résista pas à l'envie d'aller se rafraîchir dans une eau couleur lagon. Sans maillot, elle enfila un slip de la marque qui l'avait fait venir. « Ni vue, ni connue », croyait-elle. Mais le photographe, toujours à l'affût de la moindre image décalée, ne manqua rien de la scène et la shoota au téléobjectif, à son insu. Photos volées, sans pose, au naturel, évidemment les plus recherchées par l'agence. Les photos étaient sublimes, aussi belles que sa colère lorsqu'apparut sur l'écran de sa cheffe de projet, sa silhouette à demi-nue entrant dans l'eau turquoise de Piantarella. Le ton était évidemment monté. Sa responsable lui avait assuré que ces clichés étaient parfaitement légaux, dans les clous de ce trip photos et qu'ils seraient présentés au client. Plutôt que de tout casser à l'hôtel, Marion avait réuni ses affaires et filé vers le port, à la recherche du premier voilier en partance pour le continent. Fin de l'histoire avec Green Shot Fashion. Fin de sa carrière de mannequin même si ces photos volées, connurent un certain succès.

Quitte à rentrer à la voile, autant choisir le plus beau bateau ! À Bonifacio, Marion se présenta à la coupée d'un imposant monocoque de vingt-huit mètres prêt à appareiller. Un bateau italien à la coque noire et élancée en carbone, mât à cinq barres de flèche et annexe à la James Bond accrochée à l'arrière. « Rien de très développement durable », s'avoua-t-elle mais n'était-elle pas prête à tout pour échapper au souvenir de ce shooting pourri ? Et puis,

l'écologie et les bons sentiments, ce jour-là, ne comptaient plus dans les situations de crise ! « Il marche quand même à la voile », avait-elle tenté de se rassurer dans un haussement d'épaules. À bord, seulement deux marins étaient prévus pour le convoi jusqu'à Marseille, où l'attendait son propriétaire. « Tu ne seras pas de trop pour nous filer un coup de main. D'habitude, on est quatre à bord. Laisse-moi demander l'accord de principe au proprio, mais je pense que ce sera bon », lui répondit le skipper, pas mécontent d'embarquer une aussi jolie équipière. Elle fut autorisée à poser son sac dans une des somptueuses cabines réservées aux invités, avec des consignes très précises : évoluer en chaussons à l'intérieur, ne pas accéder au carré VIP et encore moins à la suite propriétaire. Le voilier appareillait pour deux jours d'une navigation bien revigorante après sa sérieuse déconvenue Corse. Là encore, Marion brilla pour tout ce qu'elle réussit à faire en mer. À l'instinct. Lorsque le propriétaire vit descendre de son bateau cette fille sortie de nulle part, il lui proposa de continuer jusqu'en Sardaigne. Marion accepta mais mit plusieurs semaines avant de succomber au charme de ce jeune Italien fils à papa. Un peu comme si le cliché du riche héritier et de la Cendrillon tombée du ciel avait, d'entrée de jeu, brouillé les cartes entre eux. Méfiante comme un chat, elle mit du temps à accepter les contours de cette romance aussi inattendue que désintéressée. Et encore plus de temps à rejoindre la cabine propriétaire, où les chaussons n'étaient plus obligatoires. Silvio était le fils d'un riche industriel du nord de l'Italie. La trentaine sportive et élancée, passionné de mer et de bateau, il passait la majeure partie de son existence à bord de ce voilier qui lui permettait d'échapper à une famille qui ne lui laissait que très peu d'espace. Troisième au générique de la fratrie, il vivait sans compter et dans un luxe ostentatoire qui finit par lasser la jeune femme, plutôt portée sur la décroissance que sur le champagne millésimé. Après deux ans de navigation en Méditerranée, ils remontaient vers le Pirée quand Marion insista pour venir mouiller dans cette crique isolée du sud-est de Tinos. Sans raison apparente.

Au petit matin, alors que Silvio et les membres d'équipage dormaient encore, elle plongea discrètement depuis la longue coque noire, en direction d'une plage surplombée d'une modeste bergerie, certaine qu'elle ne reviendrait plus jamais à bord de ce yacht somptueux. Marion toucha terre avec son tee-shirt préféré et un simple petit sac étanche sanglé à sa hanche. C'est ce jour-là, que nos routes devaient à nouveau se croiser dans ce coin perdu des Cyclades.